Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 6 (1873)

Artikel: La bible des jeunes gens

Autor: C.G.C. / Hooykaas, J. / Oort, H.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379158

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA BIBLE DES JEUNES GENS

PAR

OORT ET HOOYKAAS [1]

Il se publie actuellement en Hollande un livre important, dont l'existence doit être signalée aux lecteurs de la *Revue*. Il est intitulé *La Bible des jeunes gens,* et a pour auteurs deux pasteurs, MM. Oort et Hooykaas, dont le premier vient d'être nommé professeur à Amsterdam, et pour collaborateur le savant professeur de Leiden, M. A. Kuenen. L'ouvrage aura six volumes, quatre pour l'Ancien Testament et deux pour le Nouveau; les cinq premiers de ces volumes ont déjà paru. Une traduction anglaise a commencé à paraître par livraisons et une traduction française est en voie de préparation [2].

Ce livre n'est pas un livre de science pure; il a pour but l'utilisation de la science. Il part de l'idée que l'immense majorité des lecteurs de la Bible ne la comprennent pas et ne peuvent pas, sans secours scientifique, la comprendre dans son vrai caractère et sa véritable signification. Et pourtant la Bible renferme de vrais trésors. Les rendre à ceux qui jusqu'à maintenant ont été privés d'en jouir, tel est le but que se sont

[1] *De Bijbel voor Jongelieden*, door Dr H. Oort en Dr J. Hooykaas, predikanten, met medewerking van Dr. A. Kuenen, hoogleraar.

[2] Cette traduction aura pour titre : *La Bible des Familles*, explication historique de l'Ancien et du Nouveau Testament. — 6 vol. in-8, de 300 à 400 pages, Harlingen, J.-F.-V. Behrns, éditeur, 1871 à 1874.

proposé les auteurs de ce grand travail. Ils ont donc voulu *expliquer* la Bible d'après les résultats de la science moderne.

La forme du livre n'est pas celle d'un commentaire. Il est destiné à la lecture courante, de sorte que tous les récits traités sont reproduits. Néanmoins le lecteur est censé avoir à sa disposition une traduction vulgaire, qu'il puisse consulter au besoin.

Le point de vue scientifique auquel cet ouvrage est écrit, amène forcément la distinction entre la manière dont les auteurs bibliques ont présenté les faits et ces faits eux-mêmes. L'histoire vraie ressort de cette étude ; elle n'est pas donnée telle quelle par la Bible. Pour ce motif, — et pour quelques autres que nous nous dispensons d'énumérer pour ne pas entrer dans trop de détails, — on a trouvé nécessaire de faire précéder l'explication des récits de l'Ancien Testament d'une esquisse de l'ensemble de l'histoire d'Israël, telle qu'elle résulte de l'étude tout entière ; cette esquisse sert de guide au lecteur ; elle est comme qui dirait le plan général dont l'ouvrage même est l'exécution.

De même une esquisse de l'histoire de Jésus et de l'époque apostolique précède l'explication des récits du Nouveau Testament.

C'est de ce dernier morceau que nous allons offrir une traduction aux lecteurs de la *Revue*. Ils y trouveront le résumé succinct et exact de la manière dont quelques représentants autorisés de l'école historico-critique cherchent à vulgariser leur conception des origines du christianisme.

I

Il y a dix-neuf siècles, le monde civilisé tout entier, tel que le connaissaient les anciens, était courbé sous le sceptre de l'empereur de Rome. De la Bretagne jusqu'à l'Ethiopie, les aigles romaines avaient partout conduit les légions de conquête en conquête. Vers l'ouest cette marche victorieuse ne s'était arrêtée que devant l'océan Atlantique, vers le sud devant les sables du désert africain ; au nord, le Rhin et le Danube sépa-

raient l'empire des domaines appartenant aux barbares. En Orient seulement ces invincibles légions avaient rencontré sur l'Euphrate un ennemi qui parvenait, au milieu d'alternatives de succès et de revers, à perpétuer sa résistance, l'empire des Parthes ou la nouvelle Perse, tandis que les nomades du nord-ouest de l'Arabie, souvent vaincus, jamais soumis, constituaient un voisinage fort incommode. C'est pour cette raison que la Syrie et la Phénicie étaient d'ordinaire pourvues d'une force militaire assez considérable.

Tout l'immense territoire acquis par ces conquêtes portait le nom de *Province* de Rome et était administré par des gouverneurs. Seule l'Italie centrale et inférieure, dont, près d'un siècle avant notre ère, les habitants avaient réussi, l'épée à la main, à se faire concéder des droits égaux à ceux des citoyens de Rome, faisait exception et était gouvernée directement par le sénat romain. Il se trouvait aussi en Orient quelques peuples qui, sous le nom d'*alliés,* avaient conservé leurs propres princes, devenus vassaux de Rome ; ces quelques peuples possédaient donc encore une ombre d'indépendance, quoiqu'ils fussent obligés de payer tribut aux Romains et de leur fournir des auxiliaires pour la guerre. Le titre de citoyen romain, qui primitivement ne s'accordait à des étrangers qu'en récompense de services éclatants, mais que plus tard on put acheter pour une certaine somme d'argent, était très recherché, surtout parce qu'il conférait le droit de récuser les sentences des gouverneurs de province et d'en appeler directement au tribunal impérial.

L'empire se divisait en deux vastes parties sous le rapport du langage. En occident le latin prédominait, en Orient on parlait partout le grec, surtout depuis les conquêtes d'Alexandre le Grand.

Octave (29 av. Jésus-Christ — 14 ap. Jésus-Christ), plus connu sous le nom d'Auguste, héritier du célèbre Jules-César, monta le premier sur le trône impérial après une sanglante guerre civile. La paix régna alors complète pour la première fois depuis des siècles, et l'on put fermer à Rome les portes du temple de Janus, qui restaient toujours ouvertes en temps de

guerre. Sous Octave on distingua deux classes de provinces : d'un côté celles dans lesquelles ni révolte à l'intérieur, ni attaque d'ennemis du dehors n'étaient à redouter, et qui furent administrées par des gouverneurs désignés tous les ans par le sénat ; de l'autre côté celles que menaçaient soit le désordre, soit la guerre, et entre lesquelles étaient distribuées les vingt-cinq légions de l'empire ; c'étaient surtout les provinces situées près des frontières; leurs gouverneurs, fonctionnaires avant tout militaires, étaient nommés directement par l'empereur et étaient assistés d'un employé supérieur chargé de ce qui se rapportait aux impôts. Parfois on plaçait sur les points les plus importants, comme en Palestine, des sous-gouverneurs, qui d'ordinaire étaient chargés dans leur circonscription de tout ce qui regardait le militaire, la justice et les finances.

La domination de Rome pesait lourdement sur les peuples conquis. Leur indépendance n'était aucunement respectée ; au contraire on s'appliquait à faire disparaître leur caractère national. Mais ce qu'il y avait de pire, c'était l'exploitation systématique des provinces à laquelle se livraient les fermiers des impôts, qui pouvaient impunément commettre les plus infâmes extorsions. En revanche, Rome se montrait extrêmement tolérante vis-à-vis des différentes religions. On recommandait aux gouverneurs de les ménager. C'est ainsi que, par égard pour l'horreur que les Juifs éprouvaient pour le culte des images, les insignes guerriers des Romains, portant l'image de l'empereur, n'avaient jamais été introduits à Jérusalem avant le commandement de Pilate. Il arrivait même souvent que les commandants romains prenaient officiellement part dans les pays conquis aux cérémonies du culte national de la contrée qui leur était confiée; Auguste consacra même une part des revenus impériaux de la Palestine à l'entretien des sacrifices quotidiens dans le temple de Sion. Si donc les Romains étaient très éloignés d'imposer à leurs alliés ou aux peuples soumis le culte de leurs propres dieux, il y avait pourtant à cette règle une exception : tous les peuples de l'empire étaient tenus de rendre à l'empereur des honneurs divins, et cette exigence fut

la cause de bien des difficultés pour les juifs et plus tard pour les chrétiens.

Du reste, la loi défendait aux Romains de passer à une religion étrangère, mais la surveillance s'exerçait rarement à ce sujet; l'état religieux de l'ancien monde rendait impossible l'application d'une semblable loi, car la foi aux dieux des Grecs et des Romains dépérissait. Cette foi était usée, et la philosophie avait considérablement contribué à la miner. Un profond sentiment de vide spirituel faisait aspirer vers quelque chose de meilleur; on éprouvait un besoin toujours plus impérieux de parvenir à une conception de la nature et de la volonté de la divinité plus pure que ce que pouvait offrir l'ancienne religion. Ces besoins tournaient bien des esprits vers le judaïsme, comme plus tard ils frayèrent la voie au christianisme.

II

La guerre fratricide que s'étaient faite Hyrcan et Aristobule, fils du prince maccabée Alexandre Jannée, avait fourni aux Romains un prétexte pour pénétrer en Palestine sous la conduite de Pompée. (64 av. Jésus-Christ.) Une fois maîtres de la Judée, ils ne la rendirent plus à elle-même. A l'ombre de leur faveur et soutenu par leurs armes, l'Iduméen Hérode, fils d'Antipater, conseiller d'Hyrcan, monta sur le trône de Judée. (37-4 av. Jésus-Christ.) Il fit abattre le temple de Zorobabel, et éleva pour le remplacer un splendide sanctuaire, dont la construction dura huit ans et coûta des sommes énormes. Son gouvernement fut énergique et glorieux, mais despotique, et il mérita par son caractère soupçonneux et par sa cruauté monstrueuse la haine ardente que lui vouèrent ses sujets. Leur aversion était si grande, qu'après sa mort ils envoyèrent à Rome une députation chargée de demander avec instance qu'on ne leur imposât plus de prince de la maison d'Hérode, préférant s'administrer eux-mêmes d'après leurs propres lois sous le contrôle du gouverneur de la province de Syrie. On ne les écouta pas. Auguste confirma le testament d'Hérode et le pays

fut partagé entre ses fils. Archélaüs reçut l'Idumée, la Judée et la Samarie; Hérode Antipas fut fait tétrarque de la Galilée et de la Pérée, et Philippe eut pour sa part les provinces septentrionales du pays à l'est du Jourdain. Après un règne de neuf ans, le premier fut accusé à Rome par ses propres sujets à cause de ses crimes nombreux; l'empereur le déposa et le bannit à Vienne en Gaule (6 ap. Jésus-Christ); son territoire fut réuni à la province de Syrie et administré par des procurateurs romains, résidant à Césarée, au bord de la mer. Ponce Pilate (26-37), le cinquième de ces procurateurs, est celui qui nous est le mieux connu. A la mort de Philippe (34), son territoire fut aussi réuni à la Syrie, et quelques années après Antipas fut déposé à son tour et banni à Lyon. (39.)

Un petit-fils d'Hérode le Grand, appartenant à une autre branche que les trois frères, avait dans l'intervalle réussi à conquérir la faveur de l'empereur et à se faire accorder, avec le titre de roi, le territoire de Philippe (37), auquel la disgrâce d'Antipas fit joindre la Galilée et la Pérée; enfin il obtint aussi la Judée, l'Idumée et la Samarie, de sorte que tout le pays juif se retrouva encore une fois (41-44) sous le sceptre d'un prince national, Hérode Agrippa Ier. Celui-ci sut se concilier l'affection du peuple, mais mourut après un règne de courte durée. Son fils Agrippa II ne monta pas sur son trône, mais plus tard (53) il fut chargé de la surveillance du temple et obtint le droit de nommer les souverains sacrificateurs. Dès lors toute la Palestine resta province romaine et fut administrée successivement par sept gouverneurs, dont le quatrième et le cinquième, Claudius Felix (52-61) et Porcius Festus (61-63), sont mentionnés dans le Nouveau Testament. Sous le septième, Gessius Florus, éclata la révolte contre Rome qui se termina par l'anéantissement de la nation juive et la destruction de Jérusalem et du temple. (66-70.)

Sans doute la cruauté et l'avarice de Florus, son injustice et son incapacité, avaient hâté le moment de cette explosion; cependant elle était depuis longtemps à prévoir. Une fermentation croissante s'était manifestée au sein du peuple juif durant le siècle écoulé; déjà sous Hérode le Grand le mécontente-

ment avait amené plusieurs soulèvements, et lorsque, à l'occasion de la déposition d'Archélaüs, le gouverneur romain opéra un recensement dans la nouvelle province, quelques fanatiques saisirent ce prétexte pour déployer l'étendard de l'insurrection contre Rome. En effet, il s'était peu à peu formé chez les Juifs un parti, le parti des *Zélotes,* décidé à tout sacrifier pour leur Dieu et leur patrie ; ce parti recruta tant d'adhérents et crût tellement en fanatisme qu'il réussit à la fin à détruire l'influence de ceux qui recommandaient la soumission et l'ordre, et qu'il entraîna la masse de la nation.

Jetons un coup d'œil sur l'état intérieur du peuple. La principale dignité était celle de souverain sacrificateur. Depuis le règne d'Hérode le Grand, qui donna le premier exemple de la destitution et du remplacement d'un grand prêtre par l'autorité royale, et qui revêtit de cette dignité une famille de prêtres juifs de l'étranger, l'autorité en fut très amoindrie. Plusieurs familles y parvinrent tour à tour, et la plupart des souverains sacrificateurs ne restèrent guère plus d'un an en fonctions ; leur vanité satisfaite, ils se faisaient remplacer par un frère ou un autre parent. Un bien petit nombre d'entre eux possédèrent personnellement l'estime de la nation.

Le grand prêtre présidait le sanhédrin de Jérusalem, lequel, en qualité de tribunal suprême des Juifs, prononçait souverainement et sans appel dans les causes tant civiles qu'ecclésiastiques, et dont les décisions étaient respectées même par les Juifs de l'étranger. Seulement ce tribunal n'avait pas le droit de faire exécuter de sentences capitales sans la ratification du gouverneur romain. Il y avait en outre des juges dans chaque ville de Palestine, et chaque synagogue possédait son collége d'anciens, armé lui aussi de certains pouvoirs judiciaires.

Le grand malheur d'Israël était le manque d'union. Jusqu'au dernier moment de son existence, cette nation fut en proie aux compétitions de partis religieux et politiques acharnés. C'étaient surtout les pharisiens et les sadducéens qui se faisaient la guerre. Les sadducéens formaient le parti aristocratique, composé des premières familles sacerdotales avec leurs clients et de quelques autres familles considérables. Ils avaient

à cœur les priviléges des prêtres et défendaient avec ardeur la dignité et la sainteté de cette caste; ils recherchaient l'amitié des puissants, par conséquent aussi des Romains, et agissaient sur le peuple en faveur de la soumission et du maintien de l'ordre. Les pharisiens, de leur côté, formaient le parti national; remplis du sentiment de la dignité et des priviléges d'Israël en sa qualité de peuple de Dieu, ils évitaient scrupuleusement le contact des païens, s'efforçaient de développer, selon les besoins de l'époque, les détails de la dévotion légaliste, faisant un dogme capital de la pureté de tous les Israélites, en leur qualité de peuple sacerdotal; mesquins dans leurs scrupules et formalistes, ils n'en étaient pas moins animés d'un zèle infatigable pour le service de Jahwé [1], d'un dévouement sans partage à sa gloire et d'une confiance inébranlable dans les destinées de son peuple. En général ils étaient aussi estimés et aimés que l'on montrait d'indifférence, pour ne pas dire d'aversion, à l'égard des sadducéens. En revanche c'étaient ces derniers qui avaient en mains l'autorité, quoique l'influence pharisienne fût loin d'être nulle dans le sanhédrin, dont les membres étaient pris en partie dans les rangs des docteurs de la loi. En effet les scribes et docteurs de la loi, élevés dans l'école ou les écoles de Jérusalem, voués pour toute leur vie à l'étude de la loi, chargés d'interpréter et d'appliquer cette loi dans les synagogues, appartenaient pour la plupart de cœur et d'âme à la tendance pharisaïque. Les zélotes eux-mêmes appartenaient dans l'origine au parti pharisien; mais tandis que celui-ci était en général opposé aux mesures violentes, les zélotes représentaient le parti de l'action, qui finit, après une lutte désespérée, par causer la ruine d'Israël.

Outre les pharisiens et les sadducéens, se trouvaient encore les esséniens. Ceux-ci ne formaient toutefois pas seulement un parti, mais une secte sortie du pharisaïsme; on pourrait les

[1] C'est ainsi que dans tout le cours de l'ouvrage le nom du Dieu national des Israélites est écrit. Il va sans dire que le lecteur trouve dans l'introduction l'explication de la chose. (*Trad.*)

appeler l'ordre monastique des Juifs. On estime qu'ils pouvaient être quatre mille. Plus scrupuleux encore et plus sévères que les plus scrupuleux des Juifs, la piété légale ordinaire ne leur suffisait pas ; pour mieux échapper à toute chance de souillure, objet perpétuel de leur crainte, ils avaient renoncé à la vie publique, et, retirés à part, formaient une communauté privée.

La nation elle-même, en général inébranlablement attachée à sa religion, fidèle dans l'observance de la loi, zélée à fréquenter la synagogue, et, à l'occasion des grandes fêtes, le temple, se distinguait par un sentiment de sa dignité qui dégénérait en un insupportable orgueil national et en une haine pleine d'étroitesse pour les étrangers. Elle supportait avec impatience le joug de Rome ; son aversion méprisante pour les Samaritains était sans bornes, tellement qu'on préférait parfois faire un long détour plutôt que de traverser la Samarie. Elle attendait constamment la délivrance de son Dieu. Les espérances messianiques étaient vivantes dans beaucoup de cœurs ; par moments elles s'animaient jusqu'à l'inspiration prophétique, même jusqu'à une ardeur dévorante. La Judée, surtout Jérusalem, était le centre de l'orthodoxie juive ; c'est-à-dire que là se trouvaient les plus inflexibles zélateurs du légalisme et de la pureté lévitique. La Galilée, la plus belle contrée de Palestine, passait pour moins pure, entourée qu'elle était de populations païennes, habitée elle-même par un mélange de païens et de juifs ; le zèle de cette contrée n'était cependant pas moindre que celui de la Judée, et nulle part la magique formule : « Pour Dieu et Israël, » ne produisit plus d'enthousiasme.

Il existait cependant une classe assez nombreuse d'individus, soit peu exacts dans l'observance légale, soit trop peu prudents dans leurs rapports avec les païens, qu'on laissait de côté et considérait comme impurs ; on les appelait avec mépris *les peuples de la terre*. A côté d'eux se trouvaient des hommes désignés par le nom de « pécheurs ; » frappés de l'excommunication par le conseil de la synagogue pour quelque grave faute morale ou religieuse, ils étaient mis au ban de la

société civile et ecclésiastique; dans leur nombre étaient comptés les employés de l'impôt, les « péagers, » haïs et maudits de tous, marqués d'infamie comme suppôts des exacteurs romains, traîtres à la patrie et à la religion.

Depuis les deux déportations d'Israélites par Salmanasar et Nebucadrésar, et depuis la fondation de nouveaux royaumes par les successeurs d'Alexandre le Grand, un grand nombre de Juifs se trouvaient dispersés dans toutes les parties de l'ancien monde. On trouvait de nombreuses communautés juives surtout en Babylonie et en Egypte, mais aussi en Syrie, dans l'Asie Mineure, en Macédoine, en Grèce, en Italie. Ces Juifs restaient fidèles à leur nationalité et à leur religion, ils s'exerçaient dans leurs synagogues à la connaissance de la loi, ils maintenaient des relations constantes avec leur patrie et accouraient par milliers au temple de Jérusalem, surtout lors de la fête de Pâques. Les Juifs d'Alexandrie étaient parvenus à un haut degré de prospérité et de culture; les plus instruits d'entre eux cherchaient à opérer une conciliation entre le culte de Jahwé et la science et la philosophie grecques. C'est par eux que l'Ancien Testament fut traduit en grec, et par conséquent mis à la portée des étrangers; à Alexandrie se développa toute une nouvelle littérature juive et une école de philosophie judaïque extrêmement originale. Presque partout protégés par les gouvernements, les Juifs dispersés, quoique exposés à la haine des masses populaires, n'en convertirent pas moins à leur religion un nombre considérable de païens, qu'on appelait *prosélytes*.

Le temps était proche où Israël allait être contraint de céder aux païens les priviléges religieux dont il était si fier, la possession des notions les plus pures sur la nature et sur la volonté de Dieu.

III

Tel était le théâtre sur lequel nous allons voir paraître Jésus et ses apôtres.

Jésus, — que trois cents millions d'âmes honorent justement

comme le plus grand parmi tous ceux qui ont jamais habité cette terre, — naquit et fut élevé à Nazareth, petite ville perdue dans la partie montagneuse de la Galilée. Ses parents se nommaient Joseph et Marie et appartenaient à la petite bourgeoisie. Ils avaient une nombreuse famille. Un seul des membres de cette famille, Jacques, s'est fait un nom considérable au sein de la communauté des sectateurs de son frère. Du reste, nous ne savons presque rien sur la jeunesse de Jésus, de même qu'il nous est impossible de déterminer exactement l'âge qu'il avait lorsqu'il entra dans sa carrière publique.

Au moins savons-nous ce qui lui fit quitter le cercle restreint dans lequel il avait vécu jusqu'alors. Un prophète, nommé Jean, s'était levé dans le désert de Juda, non loin du Jourdain. En soi c'était déjà là un fait considérable, car depuis quatre ou cinq siècles le prophétisme semblait complétement éteint en Israël ; mais outre cela l'imposante personnalité elle-même de Jean, son austérité, assez semblable à celle des esséniens, et, plus que tout le reste, le contenu de sa prédication mit pour quelque temps son nom dans toutes les bouches. Il annonçait que la délivrance était proche, que Dieu allait enfin répondre aux espérances que les Juifs avaient héritées de leurs ancêtres, que les anciens oracles allaient s'accomplir, que l'on pouvait attendre incessamment la fondation du règne messianique. Il appelait ses frères à amender leur conduite, afin de hâter l'aurore de cet heureux jour, et surtout afin d'échapper au jugement terrible qu'il devait faire éclater sur tous les pécheurs.

Jean s'entoura d'un groupe de disciples ; en outre il baptisait dans les eaux du Jourdain tous ceux qui prêtaient l'oreille à sa prédication et confessaient leurs péchés. Son but, en administrant ce symbole de la pureté, était d'entrer immédiatement sur le terrain de l'action pratique, et d'inaugurer pour ainsi dire le royaume du Messie en formant une communauté de ses bourgeois futurs.

L'écho du nom de Jean finit par pénétrer jusqu'à Nazareth. Jésus, dont l'âme brûlait déjà du désir du règne de Dieu, dépose ses outils, fait ses adieux à sa famille et se rend auprès du

prophète. Il l'entend prêcher ; il se fait baptiser et reste quelque temps parmi son entourage.

Mais la mission de Jean se trouve tout à coup interrompue. Hérode Antipas l'a fait jeter dans la prison dont il ne doit plus sortir. Personne ne continuera-t-il l'œuvre inachevée de la préparation d'Israël au règne qui va s'ouvrir? Oui. La violence qui a arrêté Jean est un appel. Jésus l'a entendu et compris. Il prêche à son tour, et dans les commencements son thème est celui de son prédécesseur. Mais de même que sa personnalité est tout autre que celle du prophète du désert, il a aussi conçu autrement sa tâche, et l'image du royaume messianique qu'il contemple en esprit est bien plus haute, bien plus spirituelle que celle que Jean avait entrevue. Aussi ne se retire-t-il pas dans le désert ; il retourne en Galilée se mêler à la fourmilière humaine et se met à prêcher partout où l'occasion se présente. Il s'adressa de préférence à cette nombreuse classe de gens que la société juive avait repoussés de son sein ; c'était dans sa conviction sa vocation spéciale d'instruire dans les choses de Dieu et de son service ces gens négligés et abandonnés, et de relever de leur grande misère morale les péagers et les pécheurs. Dès que cette œuvre-là serait accomplie, le moment de la manifestation du règne de Dieu serait arrivé.

Il se fixa à Capernaüm, ville très vivante, située sur la route du trafic avec la Syrie, au bord de la mer de Galilée. Il savait en effet que dans sa ville natale il ne pouvait espérer un bon accueil. Plus tard cette prévision se réalisa ; lorsqu'il essaya de prêcher à Nazareth, ses anciens combourgeois ne purent se faire à l'idée que cet homme, si bien connu d'eux et en qui ils n'avaient jamais remarqué rien d'extraordinaire, pût se poser en prophète. Ses plus proches parents mêmes le méconnurent.

Mais rien ne l'arrête. Il parcourt les villes et les villages de la Galilée, annonçant le règne de Dieu, témoignant de l'amour éternel et infini de Dieu et de la sainteté qu'il exige des hommes, recherchant avec une patience inépuisable tous ceux qu'on considérait comme perdus. Ses enseignements étaient présentés de préférence sous la forme de nombreuses images familières et de récits fictifs.

Bientôt sa renommée fut très grande, surtout lorsqu'il eut guéri quelques malades sujets à des affections nerveuses et dont on attribuait l'état à l'influence d'esprits malfaisants. Autour de lui se groupa une troupe de disciples, parmi lesquels se trouvaient aussi quelques femmes, et partout où il se présentait la foule se pressait pour l'entendre. Il choisit pour l'accompagner continuellement douze de ses disciples, qu'il se plut à instruire d'une manière plus suivie, et qui devinrent ses amis intimes. Ce sont eux qu'il comptait envoyer annoncer partout la prochaine venue du royaume.

Il n'est pas possible de déterminer exactement combien de temps il travailla ainsi en Galilée. D'ordinaire, mais sans motifs suffisants, on assigne trois ans environ à la durée de ce ministère. D'autres pensent qu'il ne s'est pas étendu beaucoup au delà d'une année (34-35), et les arguments qui plaident pour cette opinion ne manquent pas de force. Mais, quoi qu'il en soit de ce point, ce qui est certain, c'est que cette période a été pour Jésus un temps d'activité infatigable, incessante, tellement qu'il lui arriva souvent, lorsqu'il éprouvait le besoin de se recueillir pour se rendre compte de son œuvre et de la situation, et pour se fortifier dans la prière, de devoir sacrifier à ce besoin le temps du sommeil, toutes les heures de la journée se trouvant plus qu'occupées.

Sa ligne de conduite par rapport à la religion d'Israël est très remarquable. Il ne s'en sépare pas, mais s'efforce de la développer dans l'esprit des anciens prophètes du huitième et du septième siècle[1]. Les cérémonies extérieures, les prescriptions touchant le sabbat, la pureté lévitique, la distinction des viandes et autres choses de ce genre, — précisément l'essence de la religion aux yeux de ses contemporains, — n'ont guère de valeur à ses yeux; ce qu'il met au premier plan, ce sont les exigences morales de la loi. Il développe ces dernières. Une conduite irréprochable ne lui suffit pas, il exige la pureté de cœur, une charité illimitée, la commisération, l'humilité, la

[1] Il ne faut pas oublier que le lecteur a derrière lui l'étude complète de l'Ancien Testament. (*Trad.*)

douceur. Il fait connaître Dieu comme le Père céleste, qui enveloppe tout de son amour et veut que tous soient sauvés. Il s'élève au-dessus des étroits préjugés nationaux, il reconnaît à toute âme humaine sans exception un prix inestimable; il est si fermement, si profondément pénétré de l'excellence de la nature humaine, qu'il croit pouvoir ouvrir le chemin du salut à tous, même à ceux qui sont tombés le plus bas.

Une action exercée dans ce sens devait amener une collision entre Jésus et les chefs spirituels du peuple, tel que nous l'avons vu développer sa religion depuis Esdras; l'opposition devait finir par s'étendre jusqu'aux organes de l'autorité suprême. Au début, les sadducéens n'accordent guère d'attention au nouveau prophète, et les esséniens se tenaient trop en dehors de la société pour qu'il eût eu quelque occasion de les rencontrer sur son chemin une fois son ministère commencé; par contre, nous le voyons, dès le début de sa vie publique jusqu'à la fin, en contact avec les pharisiens. Il n'y a pas de doute que son éducation n'eût tendu à lui inspirer un grand respect à leur égard; c'est d'eux, particulièrement des docteurs de la loi en Galilée, qu'il avait reçu dans la synagogue ses premières notions touchant l'Ecriture sainte; ce sont eux qui, avec leur zèle pour le règne de Dieu, leur ardent désir de son avénement, leur recherche infatigable de la « justice, » avaient été ses initiateurs. Petit à petit il fut choqué de bien des détails de leur pratique et de leur tendance; il ne put plus se mouvoir à l'aise dans leur formalisme, leur culte de la lettre, leur orgueil, leur impitoyable mépris de ceux qui avaient encouru le ban de l'église et de la société; mais dans les commencements il se sentait porté vers eux. De leur côté, ils n'assistèrent pas sans intérêt à ses débuts; ils s'occupèrent de lui, non sans bienveillance, attirant amicalement son attention sur les points qu'ils croyaient devoir blâmer. Mais leurs rapports mutuels finirent par se tendre. Les relations de Jésus avec les impurs paraissaient aux pharisiens une profanation du service de Jahwè. Ils remarquèrent avec un déplaisir croissant les témoignages toujours plus évidents de son peu de scrupule dans l'observance des

commandements concernant les dehors de la vie. A la fin, il leur fut clair que c'était un nouveau principe de vie religieuse qu'il voulait faire régner, que sa prédication se mettait en contradiction toujours plus directe avec l'esprit de la religion populaire de son temps. Alors Jésus fut à leurs yeux un faux prophète, un séducteur du peuple. Quant à lui, l'opposition même à laquelle il se heurta servit à lui faire mieux connaître le mauvais côté du pharisaïsme, et il se mit à le combattre avec énergie, s'efforçant de détruire son prestige aux yeux de la multitude. La lutte une fois entamée ne s'interrompit plus. Au contraire, elle devint intense, pour finir par une tempête terrible.

IV

Dans l'esprit même de Jésus s'était opérée une transformation sous l'empire de l'expérience ; ses idées touchant sa propre personne, le sort qui l'attendait, l'avenir de son peuple, s'étaient profondément modifiées.

En ce qui concerne sa propre personne, il avait peu réfléchi à lui-même ; jusqu'à la fin, l'œuvre qu'il avait à accomplir le préoccupa beaucoup plus que ce qu'il était lui-même. Aussi ne s'était-il au début présenté que comme le héraut du règne de Dieu, dont la tâche consistait tout spécialement à rechercher les « brebis perdues » de la maison d'Israël. Mais bientôt il eut conscience de posséder en lui de quoi satisfaire tous les besoins religieux qui peuvent surgir dans un cœur humain; l'acte même de formuler la vérité religieuse qu'il avait découverte dans son âme et par la communion avec Dieu, avait servi à le convaincre que cette vérité était la plus haute et la plus pure que l'homme pût trouver, qu'elle manifestait pour tous, tant pour les pécheurs repentants que pour les hommes vertueux, les plus intimes relations que l'on puisse avoir avec Dieu, le culte parfait de Dieu, le lien naturel entre l'homme et Dieu. C'est alors qu'il comprit par conséquent qu'il n'y avait à attendre personne après lui, point de prophète plus grand, point de Messie dont il n'aurait été que le précurseur et qui

serait placé au-dessus de lui, — et, enfin, il prit la résolution héroïque d'être lui-même le Messie et, coûte que coûte, de fonder ce royaume de Dieu dont il avait prêché l'approche.

Cependant il ne songea pas un instant à monter sur un trône terrestre en sa qualité de Messie. Loin de là. Dès longtemps il s'était fait du royaume de Dieu une idée bien plus pure que celle des Israélites ordinaires, même que celle de Jean; il n'avait guère, comme ce dernier, fait entendre la menace d'un jugement terrible devant précéder l'avénement du royaume, jamais, comme son peuple, rêvé des vengeances qui atteindraient leurs oppresseurs païens; au lieu de cela, sa pensée, plus profonde et plus sublime, prévoyait une société nouvelle qui, pénétrée des principes de la piété et de la vertu les plus pures, s'étendrait peu à peu par la force de sa propre puissance intérieure, jusqu'au moment où une intervention directe de Dieu viendrait subitement la faire s'épanouir dans tout son éclat. C'est pourquoi, lorsque le projet de fonder lui-même ce royaume messianique fut parvenu en lui à maturité, il se trouva qu'il avait en même temps renoncé à toutes les pensées de gloire mondaine que le titre de Messie réveillait dans l'esprit de ses concitoyens. Il prévoyait bien plutôt une fin tragique de sa carrière. Il comprenait que les applaudissements de la multitude n'offraient rien sur quoi l'on pût compter, que l'opposition à ses principes et à sa personne allait grandissant, que la lutte entreprise par lui contre la tendance régnante dans la religion de son peuple, contre le pharisaïsme, prenait une tournure toujours plus dangereuse pour sa sûreté personnelle. Ce n'était pas là ce qu'il avait espéré lors de ses débuts. Alors le ciel lui paraissait serein; mais un noir orage s'était amassé peu à peu dans ses profondeurs, et le sort de Jean, tombé martyr de son zèle pour le règne de Dieu, semblait à Jésus lui pronostiquer sa propre destinée. Ce ne fut premièrement qu'un pressentiment; mais il prit avec le temps de la force et de la netteté. Non pas que Jésus se réconciliât sans peine dès l'abord avec cette perspective, mais la réflexion finit par le familiariser avec la pensée que s'il était obligé de donner sa vie pour son œuvre, cette

mort faisait partie de la tâche qui lui avait été assignée et servirait d'inauguration au règne de Dieu dont il avait jeté les premiers fondements. C'est ainsi que la première période de son ministère avait porté le caractère joyeux de la confiance active et sereine, mais que, durant la seconde période, ses allures eurent quelque chose de plus contraint et sa prédication prit une teinte de mélancolie.

Cette transformation ne tenait pas cependant uniquement au nouveau point de vue auquel il avait appris à envisager son propre sort; ce qu'il pensait et espérait d'Israël était modifié aussi. Il aimait ardemment sa patrie ; il mettait à haut prix les priviléges de sa nation ; avec les anciens prophètes il avait espéré qu'Israël remplirait sa vocation et occuperait le premier rang dans le royaume de Dieu ; sans doute les païens y seraient admis, mais ce serait toujours Israël qui serait le guide et la lumière des nations. Mais après s'être heurté à tant de haine ou à tant d'indifférence, il avait mieux appris à connaître son peuple, et il prévit que sa belle histoire devait avoir une conclusion bien différente ; comme peuple, les Juifs devaient être exclus du royaume ; la patrie de Jésus allait au-devant d'une ruine lamentable.

Jésus a compris que le moment qui décidera de son œuvre, de son sort, de celui de son peuple, est arrivé. Il veut préparer à leur tour ses disciples au dénoûment prochain. Jamais encore il ne s'est désigné comme le Messie, jamais non plus il n'a laissé soupçonner ses sombres pressentiments ; mais pendant une excursion dans la partie septentrionale du pays, profitant de ce qu'il était seul avec ses disciples, il se décide à leur demander pour qui on le prend et ce qu'eux-mêmes pensent de lui. Ils répondent que le plus grand nombre de ses partisans le considèrent encore comme le précurseur du Messie, mais que, quant à eux, ils le regardent comme le Messie lui-même. Jésus accepte leur hommage, mais leur défend sévèrement d'en rien communiquer à personne ; puis il ajoute que, loin de devenir roi, il trouvera probablement la mort à Jérusalem. Mais ses disciples ne le comprennent ni ne le croient ; c'est im-

possible; en vain Jésus leur répétera dès lors mainte fois la même chose d'un ton toujours plus positif, ils ne pourront l'accepter.

Pourquoi donc va-t-il à Jérusalem, du moment qu'il se rend si clairement compte du danger? — Parce que les intérêts de son œuvre le veulent absolument, et que le soin de sa propre personne ne peut le retenir lorsque le devoir commande. En effet, sans mettre en ligne de compte le fait qu'il avait déjà trop fixé l'attention pour pouvoir restreindre plus longtemps son action aux villages obscurs de Galilée sans s'exposer à paraître se cacher; sans compter non plus que les haines qu'il avait soulevées étaient trop violentes, même en Galilée, pour qu'il pût continuer à y agir sur le même pied qu'auparavant; — c'est à Jérusalem, au foyer de la vie religieuse d'Israël, à Jérusalem, où se décidaient toutes les grandes questions intéressant la religion, c'est là et là seulement qu'il doit appeler solennellement son peuple à choisir entre ses principes d'une part, ses vues sur la nature et sur la volonté de Dieu, sa conception spirituelle du règne de Dieu, et d'autre part, le cérémonialisme en vigueur chez les docteurs de la loi. La nation doit prononcer pour elle-même.

Jésus saisit pour l'exécution de son plan l'occasion de l'approche de la fête de Pâques, qui faisait confluer vers le temple des flots de pèlerins accourant de toute part.

Ce voyage mémorable vers la capitale s'accomplit lentement. Jésus suivit la route qui passait à l'orient du Jourdain, puis, ayant traversé le gué vis-à-vis de Jéricho, il passa une nuit dans cette localité, sous le toit du péager Zachée. Enfin il traverse Béthanie, où il trouve des amis, franchit la montagne des Oliviers, et, entouré d'une troupe de Galiléens qui remplissent l'air de leurs acclamations enthousiastes, fait son entrée à Jérusalem. Immédiatement il se pose en réformateur religieux, en chassant du parvis du temple les marchands de bestiaux qui y poursuivaient leur négoce.

Il séjourne plusieurs jours à Jérusalem, prêchant dans une des salles du temple et souvent discutant avec ses adversaires. Chaque soir cependant il a la précaution de se retirer dans

quelque endroit écarté, car il sait que sa liberté et même sa vie sont menacées. Les chefs de la nation, le considérant comme un faux prophète, craignant aussi des désordres, cherchent à le faire arrêter, mais n'osent pas y procéder de jour de peur que ses partisans ne fassent du tumulte. Le soir du 14 Nisan, il peut encore célébrer la Pâque avec ses disciples ; mais le secret de sa retraite a été trahi par l'un d'entre eux au sanhédrin ; il est saisi à la faveur des ténèbres, et sans désemparer, jugé et condamné comme blasphémateur ou hérétique. La loi prescrivait la lapidation comme châtiment de ce crime, mais le gouverneur, à qui l'on devait demander la ratification de l'arrêt, se charge aussi de l'exécution, et Jésus est crucifié par ses ordres, le premier jour de la fête, sur la colline de Golgotha, hors des murs de la ville.

Ainsi se termina cette vie si riche. Sanglant dénoûment! Mais il l'avait prévu et n'avait pas reculé. Il le fallait pour son œuvre. L'avenir de cette œuvre était maintenant assuré; le règne de Dieu fondé. C'est dans cette foi que, après un terrible martyre, il rendit l'esprit.

V

L'exécution du maître fut pour les disciples un coup de foudre. Ils s'étaient toujours flattés de l'espérance que celui qu'ils avaient salué du titre de Messie ceindrait la couronne. Lorsqu'il eut péri de la mort du malfaiteur, leur foi fléchit pour un moment. Ils ne savaient plus que penser de lui. Cependant, revenus en toute hâte en Galilée, ils se remirent peu à peu de ce terrible ébranlement; ses paroles leur revinrent en mémoire, son image renaquit dans leur âme; tout ce qui les entourait servait à raviver tant de tièdes souvenirs et toutes les impressions qui leur avaient fait voir en lui le Messie; leur foi se ranima et avec elle se créa dans leur esprit la conviction que Jésus n'avait pas pu rester dans le royaume des ombres, mais qu'il devait s'être élevé du sombre séjour des morts et être monté provisoirement dans le ciel. Car dès lors ils comptèrent aussi qu'il redescendrait bientôt

des cieux pour saisir le sceptre messianique que l'incrédulité opiniâtre du peuple, de ses chefs et de ses magistrats lui avait disputé. Ils retournèrent à Jérusalem pour lui servir de témoins et, en même temps, pour être les hérauts du royaume qui ne pouvait plus tarder à apparaître. Leur prédication trouva des auditeurs. Les partisans dispersés de Jésus se rassemblèrent de nouveau à leur voix, et de nouveaux convertis vinrent grossir leur nombre. Au premier rang de ces néophytes mérite d'être mentionné Barnabas, lévite originaire de l'île de Chypre. Bientôt Jérusalem vit établir dans son sein, remarquable par sa charité fraternelle et par sa bienfaisance, une petite communauté qui continua à s'étendre lentement, mais d'une manière continue.

En général les magistrats les laissèrent tranquilles. Aucun danger social ou ecclésiastique n'était à redouter de leur part. Ils étaient paisibles, mais, ce qui est plus important, ils se maintenaient à un point de vue tout à fait juif, non-seulement ne transgressant pas les limites de la loi, mais se montrant particulièrement scrupuleux dans l'observance de leurs devoirs de dévotion juive, et surtout zélés à fréquenter le temple. La seule chose qui les distinguât de leurs concitoyens consistait en ce que d'après eux le Messie, — qu'ils n'étaient pas seuls à attendre du ciel avec impatience dans un espace de temps très rapproché, — n'était autre que Jésus de Nazareth. Il est évident qu'ils avaient bien mal compris leur maître, si supérieur à la religion vulgaire, si libre vis-à-vis de la loi.

Il se trouvait cependant parmi les membres de la communauté, — appelée parfois ironiquement la secte des nazaréens, — quelques personnes chez qui les principes de Jésus avaient pénétré plus profondément. De là une différence de point de vue qui commença à se manifester quelque peu clairement lorsque la communauté eut recruté plusieurs des Juifs étrangers fixés à Jérusalem et quelques prosélytes, généralement moins étroits dans leurs préjugés que les Palestiniens de naissance. Une dispute qui troubla ainsi l'union, si complète jusqu'alors, mit en vue un groupe d'environ sept de ces nazaréens plus libéraux. Etienne, l'un d'entre eux, prêchait que lors du retour prochain

de Jésus comme Messie, les prescriptions extérieures de la loi seraient abolies et que les cérémonies du temple seraient remplacées par un mode plus pur d'adoration. A peine ces opinions hérétiques avaient-elles commencé à se faire entendre, que l'orage qui avait déjà abattu Jésus éclata de nouveau. Les apôtres et leurs partisans, Juifs irréprochables, furent épargnés; mais le blasphémateur Etienne fut lapidé, et les gens appartenant à sa tendance, persécutés, menacés de la prison, durent chercher leur salut dans la fuite.

Au nombre des persécuteurs se distinguait par son fanatisme un jeune pharisien, nommé Saul, originaire de Tarse en Asie Mineure. Mais bientôt s'opéra dans l'âme de cet homme une révolution complète ; il ne pouvait parvenir à se soustraire à l'impression profonde que faisaient sur lui les hérétiques qu'il persécutait; la réflexion et l'examen fortifièrent ses doutes, et, caractère décidé qui ne savait rien faire à demi, il devint, de destructeur acharné de la nouvelle foi, croyant convaincu et ardent prédicateur. Saul commença par chercher en Arabie la solitude dont il avait besoin pour voir clair en lui-même. Il y resta un temps assez considérable. C'est là que s'arrêtèrent dans son esprit ses conceptions touchant la signification de la personne de Jésus comme Messie, celle de sa crucifixion qui inaugurait une nouvelle alliance entre Dieu et l'homme, remplaçait l'ancienne conclue sur le Sinaï, abolissait par conséquent la loi, exigeait la *foi* seule comme condition du salut, et détruisait la différence entre juif et païen. — Il vint alors prêcher à Damas, y fut persécuté, et échappa de bien près à la mort. Il ne reparut à Jérusalem que trois ans après sa conversion ; il y passa quelques jours dans l'habitation de Pierre, puis retourna dans sa patrie. Mais Barnabas vint l'y chercher et l'engagea à collaborer à l'œuvre qui se faisait à Antioche.

Antioche, chef-lieu de la Syrie, avait vu se produire un phénomène singulier. Quelques personnes appartenant à la tendance d'Etienne s'y étaient réfugiées et y avaient annoncé Jésus ; mais elles s'étaient adressées dans leur prédication aux Grecs, c'est-à-dire aux païens. C'était une chose inouïe et à laquelle jusqu'alors aucun des partisans de Jésus n'avait

songé, car ils croyaient que le Messie et son royaume devaient appartenir exclusivement aux Juifs. Et voilà ces fugitifs à idées libérales qui ne se font aucun scrupule de baptiser les païens qui acceptent la foi ! Lorsque le bruit de ce fait étrange était parvenu à Jérusalem, les apôtres avaient envoyé Barnabas à Antioche pour mettre ordre à ce qui se passait. Mais Barnabas n'avait pu se résoudre à contraindre les païens convertis à se soumettre à la circoncision et à toutes les prescriptions religieuses de la loi juive. Ce fut une cause de prospérité pour la jeune communauté, qui prit une extension telle que Barnabas dut chercher quelqu'un pour le seconder; il trouva Saul.

A Antioche donc commença la grande activité de Saul et se fixèrent les traits de son remarquable caractère.

VI

Ainsi en peu de temps, par la force des choses, deux tendances distinctes s'étaient dessinées chez les sectateurs de Jésus. Les deux tendances avaient en commun la foi en la dignité messianique de Jésus et l'espérance de son prochain retour pour fonder son royaume. Pour le reste elles s'écartaient considérablement l'une de l'autre. L'une, la plus ancienne, avait pour caractéristique son inébranlable fidélité à la loi mosaïque et à la religion juive dans toute son intégrité; elle n'avait rien perdu de la conviction qu'Israël avait un droit exclusif au royaume du Messie et que les païens en étaient exclus comme impurs, tant qu'ils ne passaient pas au moins partiellement à la religion juive. Elle avait Jérusalem pour centre ; les différentes communautés qui se formèrent en Palestine appartenaient à cette tendance, et lorsque la persécution d'Etienne l'eut purifiée de tous les éléments discordants, lorsque peu à peu on vit même beaucoup de pharisiens s'y rattacher, l'influence de ces derniers ne contribua pas peu à la confirmer dans sa manière de voir. Elle reconnaissait comme ses chefs les apôtres, surtout Pierre et Jean, dont l'influence cependant finit par pâlir devant celle de Jacques, frère de Jésus; la pratique de ce dernier était celle des plus austères

pharisiens, presque celle des esséniens, et le plaça ainsi très haut dans l'estime des Juifs de Jérusalem.

La seconde tendance, préparée par Etienne, proclamée pour la première fois à Antioche sous l'action de Barnabas, de Saul et d'autres prédicateurs, considérait les cérémonies extérieures du culte juif comme abrogées, et les païens qui renonçaient à leurs fables pour croire au seul vrai Dieu et en Jésus, souverain du royaume des cieux, comme participant au salut à venir; la *foi* seule était nécessaire. Elle prit de l'extension parmi les Grecs, quoique la communauté d'Antioche comptât parmi ses membres, outre les fondateurs, plusieurs Juifs, qui avaient eux aussi renoncé à leurs préjugés religieux et nationaux. Ces croyants employaient pour désigner le Messie le mot grec de *Christos,* et furent pour cela appelés *chrétiens* par leurs combourgeois païens; ce nom, primitivement fondé sur une confusion, et employé par dérision, n'en demeura pas moins en usage dans la nouvelle religion.

Le plus grand nombre de ces chrétiens ne se rendaient dans les commencements pas compte des divergences de principes qui existaient entre eux et les croyants de Palestine, car ils n'avaient pas de relations régulières avec Jérusalem. Mais dès que ces deux tendances, que nous appellerons désormais celle des *Judéo-chrétiens* et celle des *Ethnico-chrétiens,* entrèrent en contact, il était impossible qu'il n'en résultât pas une lutte.

Auparavant cependant les chrétiens d'entre les gentils devaient montrer qu'ils pouvaient et voulaient faire quelque chose pour le règne de Dieu. En effet, le besoin d'étendre leur association et le désir de communiquer à d'autres la vérité salutaire dont la possession faisait leur joie, les décida à envoyer Barnabas et Saul en d'autres lieux annoncer le Christ aux Grecs. Ceux-ci acceptèrent cette mission, visitèrent Chypre et plusieurs villes de l'Asie Mineure, et réussirent, non sans rencontrer de la résistance, à fonder une communauté dans la plupart des localités où ils séjournèrent. Durant ce voyage Saul adopta, au lieu de son nom hébreu, le nom gréco-romain de *Paul.* Les missionnaires revinrent à Antioche après s'être si bien acquittés de leur tâche.

Leur présence allait y être extrêmement nécessaire. Quelques judéo-chrétiens des plus stricts vinrent de Judée troubler la communauté. Ils assuraient qu'aucun païen, à moins d'avoir été incorporé par la circoncision dans le judaïsme, et de le pratiquer, ne serait accepté uniquement pour sa foi par le Christ lorsque celui-ci reviendrait du ciel. Comme ils se prévalaient de l'opinion des apôtres, seuls témoins autorisés de Jésus et de ses intentions, ils causèrent beaucoup de doutes et de divisions. Paul et Barnabas eurent beau tenir énergiquement tête à ces brouillons, ils ne purent prévenir ou réparer la scission, et furent contraints d'aller à Jérusalem chercher à s'entendre avec les apôtres. Ils prirent avec eux Tite, païen converti, mais non circoncis. Arrivés, ils s'adressèrent en premier lieu aux chefs de la communauté, Jacques, Pierre et Jean; et ceux-ci, quoique ne pouvant pas tomber d'accord avec eux sur la question de savoir si la foi seule était ou non suffisante, et si les païens devaient se soumettre ou non à la loi ou à ses principales prescriptions, reconnurent cependant dans les résultats de la prédication chez les païens une preuve de la bénédiction divine et donnèrent à Paul la main fraternelle. On décida que chacun suivrait son chemin sans entraver l'œuvre des frères; Paul et Barnabas travailleraient chez les païens, les apôtres de Jérusalem parmi les juifs. Seulement ces derniers mirent pour condition que l'on ferait dans les églises ethnico-chrétiennes une collecte en faveur des croyants de Judée tombés dans le besoin.

Peu de temps après leur retour à Antioche, Paul et Barnabas eurent une visite de Pierre. Cet apôtre commença par fréquenter les chrétiens non circoncis avec la plus fraternelle liberté; mais à l'arrivée à Antioche de quelques émissaires de Jacques, il changea soudain d'allures, évita comme gens impurs les païens convertis, entraîna même à suivre son exemple Barnabas et les autres membres juifs de l'église, et contraignit les ethnico-chrétiens à se soumettre à la loi. Paul, resté seul, n'en résista pas moins énergiquement à Pierre et aux menées judéo-chrétiennes, et finit par faire prévaloir la liberté. Mais

les deux tendances étaient devenues deux partis ; la scission était irrémédiable.

Quelque temps après ces événements, Paul quitta de nouveau Antioche et entreprit en Asie Mineure une nouvelle tournée missionnaire, dans laquelle il eut premièrement pour seul compagnon Silas, ensuite encore Timothée. Il visita et affermit les églises déjà existantes et en fonda de nouvelles, en particulier dans la province de Galatie. Il passa ensuite en Europe, prêcha l'évangile à Philippes, à Thessalonique et dans d'autres localités, presque partout en butte à l'animadversion et aux mauvais traitements soit des païens, soit surtout des juifs ; enfin il put faire un plus long séjour à Corinthe, dont il se fit un centre pour aller, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, visiter les principales villes de l'Achaïe. Au bout d'un peu plus d'un an et demi, il fut chassé aussi de Corinthe et se rendit par mer à Ephèse, où il résida un certain temps, pendant lequel il fit de nombreuses excursions tant en Macédoine et en Grèce qu'en Asie Mineure. Son zèle ne faiblit devant aucun obstacle, son activité fut surhumaine, déployée au milieu d'innombrables contre-temps, au prix d'incroyables fatigues, dans les dangers les plus terribles, en dépit de mille brutalités. Mais l'épreuve la plus amère qu'il eut à traverser fut l'opiniâtre guerre que lui déclarèrent les judéo-chrétiens. Partis de Judée, ils le suivirent à la piste, cherchant à contraindre à se soumettre à la loi les églises qu'il avait fondées, excitant contre lui ceux qu'il avait convertis, niant sa qualité d'apôtre, traitant de mensonge sa prédication, s'attaquant même à son caractère personnel. Ils ne réussirent que trop bien. En Galatie, à Corinthe, en d'autres lieux, nombre de chrétiens se détournèrent de lui. Paul dut écrire d'Ephèse des lettres à ces églises pour défendre sa personne et sa doctrine, et pour détruire l'influence de ses adversaires, auxquels du reste il ne le cédait pas en violence.

Au bout de trois ans il dut quitter Ephèse, et se rendit par la Macédoine à Corinthe, se faisant précéder d'une seconde lettre, écrite en route, et destinée, comme la première, surtout à combattre les docteurs judéo-chrétiens. C'est à Corinthe qu'il composa son épître aux Romains, exposé étendu de sa

doctrine. Il n'avait pendant ce temps aucunement perdu de vue sa promesse de faire faire une collecte pour les croyants de Jérusalem ; il s'était même occupé très activement de la chose dans les derniers temps, afin de réunir une somme considérable ; il espérait que cette preuve de la charité des chrétiens d'entre les païens servirait à rapprocher les deux partis.

Il partit donc de Corinthe avec cet argent pour le porter à Jérusalem. Mais ses espérances y furent lamentablement déçues. Les juifs ameutés contre lui voulurent le mettre en pièces ; il ne dut son salut qu'à l'intervention du commandant de la garnison romaine qui l'arracha aux mains de ces forcenés. On l'envoya, pour plus de sûreté, sous escorte à Césarée, où le gouverneur le garda deux ans en prison ; enfin, craignant d'être livré aux Juifs, il fit usage de son droit de citoyen romain et réclama le privilége de faire juger sa cause devant le tribunal impérial. Il fut envoyé à Rome, où il arriva après avoir fait naufrage en route. Il resta deux ans prisonnier dans la capitale de l'empire, d'où il écrivit encore plusieurs lettres, entre autres une à Philémon et une à l'église de Philippes ; sa captivité du reste ne fut pas si étroite que toute activité missionnaire lui fût impossible. Mais là encore les Juifs et les judéo-chrétiens trouvèrent moyen de le harceler. Il ne leur échappa que par le martyre qui mit fin à sa carrière.

Paul fut un grand homme, peut-être le plus grand après Jésus. En tout cas le christianisme lui est redevable plus qu'à tout autre de son existence ; il fut un travailleur infatigable, un courageux champion, un penseur hardi et profond. Son sort ne fut pas digne d'envie ; poursuivi de l'ardente haine de ses adversaires, il fut mal compris de ses partisans. C'est la raison pour laquelle il arriva si souvent à ceux qu'il avait convertis d'abandonner ses principes et ses idées. Déjà de son vivant les églises d'Antioche, de Galatie, de Corinthe et quelques autres passèrent au judéo-christianisme ; peu après son martyre, Ephèse suivit le même exemple. Car, s'il ne manqua pas d'hommes de sa tendance pour poursuivre avec zèle son œuvre après lui, l'opposition qu'il avait suscitée ne s'éteignit pas avec lui ; on continua encore après sa mort à insulter à sa

mémoire; juifs et judéo-chrétiens le noircirent et le calomnièrent à l'envi. Même près d'un siècle plus tard on publia encore à Rome un roman dirigé contre lui.

Néanmoins les circonstances, plus fortes que les passions, vinrent modifier la position des partis. Le nombre des chrétiens d'entre les gentils augmenta de telle façon que l'on ne put plus songer à exiger qu'ils passassent au judaïsme pour leur reconnaître le droit de cité dans le royaume du Messie. Les judéo-chrétiens cessèrent donc de vouloir les contraindre à se faire circoncire et à observer les prescriptions mosaïques; c'était devenu impraticable. On modéra les exigences et limita plus étroitement le nombre des prescriptions dont l'observance était encore considérée comme obligatoire. Surtout après l'an 70, lorsque la destruction du centre du culte juif eut fait disparaître les sacrifices et mainte cérémonie sacrée, de nombreuses questions, controversées auparavant, perdirent tout intérêt. Mais la lutte sur le principe même, à savoir sur la question suffisance de la foi seule pour le salut, en opposition avec la nécessité de certaines formes et de l'observance d'une loi extérieure, conserva toute son importance. Les ethnico-chrétiens, — à l'exception de quelques sectateurs exagérés de Paul, — ne pouvaient se refuser à reconnaître l'autorité des apôtres et les rapports étroits existant entre leur religion et celle des juifs; et, surtout lorsque la personne de Paul eut disparu de la scène, ils commencèrent à laisser entamer leurs principes et à maintenir moins énergiquement leur indépendance. En outre, il s'était tout naturellement formé un parti intermédiaire, qui, en faisant des concessions aux deux extrêmes, s'efforçait de les concilier.

Comme il arrive d'ordinaire dans le monde, c'est le parti du milieu qui triompha, du moins dans ce sens que de la lutte de l'époque apostolique sortit une unité, l'Eglise universelle (l'Eglise catholique primitive), dans laquelle les traces de l'ancienne division furent autant que possible effacées ou rendues méconnaissables, qui se prévalut en même temps des deux noms de Pierre et de Paul, tout en accordant la primauté à Pierre, et qui exclut comme hérétiques de sa communion les

irréconciliables, tant parmi les judéo-chrétiens ceux qui persistaient à honnir le nom de Paul et à observer toute la loi (ébionites), que parmi les ethnico-chrétiens ceux qui s'opposaient en principe à la loi et rejetaient l'autorité des apôtres jérusalémites (marcionites).

VII

La lutte des partis parmi les premiers disciples de Jésus a laissé son empreinte plus ou moins nette dans la littérature chrétienne primitive et a joué un rôle important dans sa formation. Nous possédons cette littérature principalement dans les écrits du Nouveau Testament. Il est vrai que plusieurs pièces sont perdues; par exemple, une épître de Paul à l'église de Corinthe, un évangile appelé *Evangile des Hébreux;* d'un autre côté, en dehors du Nouveau Testament, nous avons plusieurs écrits que l'on peut considérer comme appartenant à la littérature chrétienne primitive; on les appelle *les Pères apostoliques*, et dans le nombre se trouve une lettre portant le nom de Barnabas. Ces écrits sont cependant plus récents que la plupart des écrits canoniques.

Il nous faut encore passer ces derniers en revue. Quelques-uns, surtout les plus anciens, nous transportent au milieu même de la lutte des partis. Nous avons déjà fait mention des épîtres de Paul aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains. Parmi les écrits du parti opposé se trouve l'Apocalypse. Ce livre, écrit peu après la mort de Paul (en 68), attaque violemment sa personne, surtout sa doctrine, et désigne ses partisans comme des serviteurs de Satan. Nous y apprenons à connaître exactement le point de vue des judéo-chrétiens stricts, dans un temps où de beaucoup la majorité des croyants était déjà composée de païens convertis. D'après eux le Messie et son royaume appartiennent à Israël, et Jérusalem sera la capitale; pour y avoir part les païens doivent commencer par se faire incorporer à Israël, et restent même alors moins favorisés que la véritable semence d'Abraham, de la même façon qu'anciennement les prosélytes n'étaient pas mis sur le même pied que les Juifs.

L'épître un peu plus moderne de Jacques respire, quoique écrite par un judéo-chrétien, un esprit beaucoup plus modéré et libéral. Cependant, si elle considère les cérémonies juives comme abolies et admet les païens sans conditions, elle n'en est pas moins dirigée directement contre la doctrine de Paul.

D'autres écrits, comme l'épître aux Hébreux et les Actes des apôtres, publiés par des amis de Paul, ont pour but de concilier les deux partis. D'autres encore, en nous faisant connaître le courant de pensées qui régnait dans les groupes de chrétiens au milieu desquels ils se sont formés, nous rappellent involontairement les divisions passées ou encore existantes. Enfin les livres les plus récents du Nouveau Testament nous transportent dans un état différent de l'Eglise et au milieu de disputes religieuses postérieures.

Il faut, pour bien se rendre compte des choses, se souvenir que le plus grand nombre des écrits du Nouveau Testament n'ont pas été composés et publiés par ceux dont les noms figurent dans les titres de nos bibles. C'est ainsi que quatorze épîtres sont attribuées à Paul. De ce nombre nous pouvons immédiatement en retrancher une, l'épître aux Hébreux, qui ne porte pas la suscription de l'apôtre, et par conséquent ne se donne pas elle-même pour être de lui. Les treize autres se donnent toutes pour son œuvre. Mais nous lisons clairement dans l'une d'entre elles (2 Thes. II, 1), que déjà de son vivant on faisait circuler sous son nom des lettres qui n'étaient pas de lui. C'est qu'une fraude littéraire semblable, qui maintenant serait extrêmement blâmable, que même l'on pourrait poursuivre en justice, passait dans ce temps-là pour parfaitement permise ; on se plaçait au point de vue des historiens qui avaient dans l'antiquité l'habitude de mettre dans la bouche des principaux personnages de leurs récits les discours qu'ils supposaient avoir pu leur être suggérés par les circonstances, et l'on ne se faisait pas davantage scrupule de publier des lettres sous le nom d'un autre, afin de faire pénétrer sous le couvert d'un pavillon respecté les pensées que l'on voulait répandre. C'est ainsi que les deux épîtres à Timothée et l'épître à Tite ont sans aucun doute été composées longtemps après la

mort de Paul, quoiqu'il ne soit pas impossible que la seconde à Timothée renferme quelques versets de la main de l'apôtre. Il est plus que probable aussi que les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens ne sont pas authentiques, et le même soupçon plane au moins sur la seconde des deux épîtres aux Thessaloniciens.

La même remarque est vraie pour les sept épîtres dites *catholiques*, — ainsi nommées parce qu'elles ont été reconnues par l'Eglise catholique. — La première et la dernière, de tendance judéo-chrétienne, portent à tort les noms de deux frères de Jésus, Jacques et Jude. La première épître de Pierre n'est pas de cet apôtre, mais d'un auteur appartenant à la tendance de Paul ; la seconde est l'écrit le plus moderne de toute la Bible, et n'a été composée que vers la moitié du second siècle de notre ère. L'auteur s'efforce d'expliquer les causes de la terrible déception des chrétiens, qui ne voyaient toujours pas Jésus revenir du ciel, quoique les apôtres et leurs contemporains eussent attendu ce retour avec la plus ardente confiance, et que deux ans avant la destruction de Jérusalem l'auteur de l'Apocalypse l'eût annoncé comme imminent et l'eût dépeint sous les plus vives couleurs. Restent les trois épîtres de Jean, dont la première n'a pas de suscription et n'est pas en réalité une lettre, et dont les deux autres se donnent pour l'œuvre d'un « ancien » anonyme; elles appartiennent à une autre époque et à d'autres luttes religieuses que celles que nous avons décrites.

Mais les écrits du Nouveau Testament qui réclament le plus particulièrement notre intérêt, sont les cinq livres historiques. S'il nous était possible d'admettre que ces livres sont réellement sortis de la plume des hommes dont les noms figurent dans les titres, nous ne saurions être assez reconnaissants de posséder des documents aussi précieux, provenant de la première et de la seconde main, et dans la majorité des cas nous n'aurions aucunement à douter de l'exactitude littérale de leurs renseignements. En effet, le Matthieu et le Jean dont les noms figurent dans ces titres étaient deux apôtres de Jésus, et même le second avait joui avec son frère Jacques et avec

Pierre de la confiance intime de son maître; quant à Marc, on nous dit qu'il a habité à Jérusalem, qu'il était neveu de Barnabas, qu'il a été compagnon de voyage et ami de Paul, et plus tard compagnon assidu et disciple favori de Pierre; on tient Luc pour un ami et disciple de Paul, qui l'aurait accompagné dans la plupart de ses voyages et se serait encore trouvé auprès de lui lors de son dernier séjour à Jérusalem et pendant sa captivité. Qui mieux que ces hommes, ou témoins oculaires, ou au moins familiers intimes des témoins oculaires, pourrait nous renseigner sur le compte de Jésus et de ses apôtres ?

Mais, hélas! aucun de ces cinq écrits n'a été composé par la personne dont il porte le nom, — quoique nous ayons l'intention, pour éviter les longueurs, de continuer à désigner les auteurs par les noms de Matthieu, Marc, Luc et Jean; — ils sont tous plus jeunes que les titres ne le feraient soupçonner. Au fond, le cas est différent de celui des épîtres publiées sous les noms de Paul, Pierre, Jacques et Jude. Nous ne pouvons pas dire des évangiles et des Actes qu'ils ne sont pas *authentiques*, car pas un seul des cinq ne nomme son auteur. Les titres qu'ils portent dans nos bibles sont dus à une tradition ecclésiastique postérieure qui ne mérite absolument aucune confiance.

Il est donc nécessaire d'étudier de plus près le contenu même de ces livres pour déterminer jusqu'à quel point nous pouvons nous fier aux renseignements qu'ils nous donnent et quel usage nous en pouvons faire.

Jetons premièrement les yeux sur les Actes des apôtres. Nous remarquons du premier coup que ce titre ne convient guère à l'écrit en tête duquel on l'a mis; car ce que nous y trouvons, ce ne sont pas les faits et gestes des douze ou treize apôtres, ou du moins des principaux d'entre eux. Le livre se compose de deux parties, dont la première, qui est la moins étendue, s'occupe surtout de Pierre, et la seconde exclusivement de Paul. Mais, quoi qu'il en soit du titre, nous n'avons presque pas d'autre source pour l'histoire de ces deux hommes remarquables, et nous ne saurions pour

ainsi dire rien des débuts de la communauté des disciples de Jésus, de l'histoire primitive de l'Eglise chrétienne, de la période apostolique tout entière, si nous ne possédions pas le livre des Actes. Si seulement nous pouvions implicitement croire ce que nous dit l'auteur! Mais nous nous apercevons promptement qu'il faut user de précautions avec lui ; car par rapport à quelques-uns des faits dont il parle, nous possédons d'autres renseignements, provenant de celui même que les faits concernent, par conséquent de celui qui sait le mieux et rapporte le plus exactement ce qui s'est passé. Cet homme est Paul. Il raconte dans les deux premiers chapitres de l'épître aux Galates quelques particularités de sa vie. Or, si nous comparons son récit à celui des Actes, il devient évident, non-seulement que ce livre renferme des renseignements inexacts, mais que ce n'est pas par inadvertance, par ignorance, mais de propos délibéré, quelque excellentes qu'aient pu être les intentions de l'auteur, que celui-ci a modifié les faits pour les présenter sous un jour différent de celui de la réalité. Il s'agit des rapports de Paul avec les autres apôtres, et des divergences d'opinion qui existaient chez les sectateurs de Jésus, divergences que l'auteur des Actes s'efforce d'atténuer autant que possible.

Nous avons là la clef qui nous permettra de juger du caractère et de la tendance de son ouvrage ; car, une fois rendus attentifs à son désir de présenter sous un jour plus favorable que vrai les relations entre Paul et les apôtres, et d'atténuer la portée des disputes qui avaient eu lieu, nous nous apercevrons que le livre entier est pénétré du même esprit. Le véritable état des choses aux débuts de l'Eglise y est devenu presque méconnaissable. Pour détruire les préventions qui régnaient contre Paul et pour travailler au rétablissement de la paix entre les partis, on a adouci les angles, enlevé les aspérités, lorsqu'on a mis en scène l'intrépide et fougueux apôtre des gentils ; en même temps Pierre et Jacques ont été rendus plus libéraux ; on a même fait de Pierre l'apôtre qui le premier a prêché l'évangile aux païens, et l'on a fait agir Paul ici et là en judéo-chrétien presque rigide. En

un mot, comme nous l'avons dit, on a effacé autant qu'il était possible les traces de la lutte.

Il n'est point difficile d'après cela de se rendre compte de l'origine et de la valeur historique qu'il faut attribuer au livre des Actes. L'auteur est évidemment un ethnico-chrétien, admirateur de Paul; mais il n'a jamais bien compris la doctrine de celui-ci, et il fait souvent des concessions qui vont jusqu'à ses principes; en même temps on peut le compter comme un des précurseurs ou des premiers représentants de l'Eglise catholique primitive. Nous savons donc à quoi nous en tenir sur son compte. Là où il laisse percer malgré lui ou trahit par inadvertance l'existence des luttes, ou bien lorsqu'il raconte des faits sans liaison avec ces disputes et sur lesquels il pouvait être renseigné, son témoignage a non-seulement pour nous un grand prix, parce que nous n'en avons pas d'autres, mais il mérite toute confiance, non pas sans doute pour les discours qu'il met dans la bouche de Paul et d'autres, mais pour les faits qu'il rapporte. Cela est vrai surtout pour les événements de la fin de la carrière de Paul, pour lesquels il a eu à sa disposition des sources excellentes, en particulier les notes de voyage d'un compagnon de Paul, transcrites presque textuellement dans son livre. Les parties du livre des Actes qui proviennent de ces notes sont donc d'un témoin oculaire. C'est là quelque chose d'inestimable. Paul lui-même et ce compagnon anonyme sont les deux seuls témoins oculaires de la main desquels le Nouveau Testament nous donne des communications qui n'aient pas été remaniées sous l'influence d'une tradition postérieure.

Cette tradition postérieure est une source si trouble !

VIII

C'est ce dont nos évangiles ne nous convaincront que trop.

Nous tiendrions naturellement bien plus encore à connaître exactement l'histoire de Jésus que celle de l'époque apostolique. Or il n'existe pour cette histoire pas d'autre source, à bien peu de chose près, que les quatre livres qui ouvrent le

Nouveau Testament. En effet, nous n'avons pas d'autres récits dignes d'être mentionnés. Paul fournit dans ses épîtres quelques traits généraux pouvant servir à caractériser Jésus, et fait quelques allusions à son histoire; il ne nous donne rien de plus ; du reste, il n'avait pas connu personnellement Jésus. Le célèbre historien juif, Flavius Josèphe, né une couple d'années seulement après la mort de Jésus (en 37), nous fournit des renseignements inestimables sur les circonstances au milieu desquelles Jésus et ses apôtres ont vécu, mais ne paraît pas avoir mentionné le prophète de Nazareth; du moins le passage de son livre intitulé *Antiquités judaïques* qui parle de lui [1], n'est certainement pas authentique sous la forme sous laquelle il nous est parvenu ; il a été interpolé dans le texte, et cela par un chrétien. Le Talmud consacre une phrase unique à Jésus. Les écrivains juifs plus récents n'ont que des calomnies. Les Pères ecclésiastiques rapportent un petit nombre de paroles de Jésus ou d'anecdotes de sa vie, qu'ils tiennent de la tradition orale ou d'écrits perdus pour nous. Enfin les écrivains grecs et latins mentionnent le nom de Jésus. Il n'y a rien de plus à glaner. Maigre récolte.

Nous en sommes donc réduits aux évangiles, et pour juger du degré de confiance qu'ils méritent nous devons les comparer les uns avec les autres. Cet examen fait immédiatement ressortir que le quatrième a un caractère à part, tandis que les trois autres ont entre eux des rapports étroits ; non-seulement ils ont les mêmes allures générales, mais ils présentent parfois un parallélisme presque littéral qui ne peut absolument pas être un effet du hasard. C'est aussi pour cela qu'on les a appelés évangiles *synoptiques*, c'est-à-dire susceptibles, grâce au grand nombre de parties semblables qu'ils contiennent, d'être transcrits tous trois l'un à côté de l'autre, de sorte qu'on puisse se rendre compte en même temps du contenu de tous.

Quant à la différence entre Matthieu, Marc et Luc d'un côté, et Jean de l'autre, elle est si grande, qu'un examen attentif nous donne bientôt la conviction qu'on ne peut pas les accor-

[1] Lib. XVIII, chap. 3, § 3.

der ensemble, et qu'il faut donc choisir entre le point de vue des synoptiques et celui du quatrième évangile. D'après les premiers, Jésus donne à son enseignement une forme sentencieuse, et aime beaucoup à se servir de paraboles. Dans le quatrième évangile, il n'y a pas de paraboles; par contre on met dans la bouche de Jésus des discours abstraits et développés. Chez les synoptiques, ses paroles se rapportent surtout au royaume de Dieu; chez Jean il ne parle presque que de lui-même. D'après les uns, tout son ministère, sauf les derniers jours, s'est exercé en Galilée; d'après l'autre, il se trouve très souvent en Judée, et précisément à Jérusalem; c'est là que se passe presque tout ce qu'on nous raconte. Là, il parle et agit en Israélite; ici, il semble ne vouloir plus être considéré comme appartenant à ce peuple, tellement il lui arrive d'accentuer ce qui l'en sépare. Là il est homme et se développe par la lutte; ici, c'est un personnage surhumain, parfait dès le début. En somme, l'évangile de Jean nous laisse, tant en général que dans les détails, de tout autres impressions que les synoptiques.

On s'est efforcé en vain de concilier ces différences. Tous les moyens auxquels on a eu recours n'ont pu être que des artifices sans valeur. Les faits sont irréfutables; il faut choisir. Et dans ce choix nous n'hésitons pas. Les trois premiers évangiles sont bien plus simples et naturels que le quatrième; ils nous permettent de distinguer plus clairement la trame historique de la vie de Jésus; ils ont été écrits dans le but de faire connaître sa personne et sa prédication, ses actions et ce qui lui est arrivé. D'autre part, Jean-Baptiste, Jésus et le narrateur parlent toujours les uns et les autres sur le même ton dans le quatrième évangile, de telle façon que chacun doit comprendre qu'en réalité c'est toujours l'auteur du livre qui parle, et qu'il met seulement ses pensées et son style à lui dans la bouche de Jésus et d'autres personnages. On nous présente dans cet écrit des vues sur le monde entièrement étrangères à Jésus et dont nous trouvons le point de départ dans la philosophie alexandrine. Enfin l'auteur déclare expressément à la fin de son travail que son but n'a point été de raconter la

carrière de Jésus, mais de réveiller et de fortifier la foi en Jésus. Il ne donne donc pas une histoire, mais il témoigne de la foi; en d'autres termes, il ne décrit pas ce que Jésus a été, mais ce que lui, l'évangéliste, a trouvé en Jésus, ce que Jésus est pour lui, l'influence que Jésus a exercée sur son âme, et ce que lui il pense de Jésus. Si nous prenons en outre en considération qu'il a écrit assez tard, dans la première moitié du deuxième siècle, la conclusion est facile à tirer. Nous pourrons lire le quatrième évangile pour notre édification; ce n'est peut-être même pas exagérer que de dire qu'il n'y a guère de bibliothèque plus édifiante dans son ensemble que ce seul livre; on ne peut le lire sans rentrer en soi-même et sans se demander quel usage nous avons fait de l'œuvre de Jésus en regard de ce qu'en a tiré cet écrivain, croyant aussi intime que distingué par son intelligence; — mais nous ne pourrons utiliser son ouvrage pour retracer l'histoire de Jésus; bien loin de le consulter dans ce but, nous ferons mieux d'oublier jusqu'à son existence. Donc, en traitant de la vie de Jésus, nous laisserons l'évangile de Jean presque entièrement de côté; il viendra plus tard réclamer notre attention, et nous pourrons alors admirer en lui le plus beau témoignage rendu par la foi dans le siècle qui a suivi l'époque apostolique; quand nous l'étudierons ainsi, nous n'aurons pas même à nous demander s'il se trouve peut-être ici et là un fait historique à la base de ses spéculations.

Tandis que le quatrième évangile forme un tout suivi, portant un caractère essentiellement individuel, la très remarquable personnalité de l'auteur y ayant laissé partout l'empreinte visible de son esprit, il n'en est pas du tout de même des synoptiques. Il ne faut pas tant parler de leurs auteurs que de leurs rédacteurs. Nous voulons dire par là que les hommes qui ont enrichi de ces écrits la littérature chrétienne primitive n'ont pas fait un travail original, n'ont pas composé un récit sur les renseignements dont ils pouvaient disposer; non, ils se sont contentés de transcrire les divers récits ou les séries de récits qui circulaient déjà avant eux dans la tradition orale, ou avaient déjà été couchés par écrit. Ici et là ils y ont ajouté

quelque chose, introduit quelques modifications, et ils ont finalement produit des écrits dans lesquels l'art est peu de chose. Leurs productions ont encore pu être enrichies de diverses adjonctions par quelque chrétien postérieur et remaniées en plusieurs passages. Nos deux premiers évangiles semblent avoir subi plus d'une fois un travail de ce genre. Le troisième, dont l'auteur dit dans sa préface que plusieurs avant lui ont entrepris d'écrire un récit (évangile), a les caractères d'un travail provenant d'une seule main, l'auteur ayant rassemblé, rangé et rédigé.

Nous avons parlé d'une tradition orale qui a précédé la rédaction. Pendant assez longtemps ce fut la seule source que l'on pût consulter sur l'histoire et les enseignements de Jésus. Tant que Jésus vécut, personne naturellement ne pensa à coucher par écrit ses actions ou ses paroles. Mais même pendant les vingt ou trente premières années après sa mort, quoique la prédication qui avait pour objet de le faire accepter comme Christ s'étendît de plus en plus et dût faire naître le besoin d'écrits de ce genre, on n'en entreprit pas immédiatement la composition. En effet, les chrétiens attendaient d'un moment à l'autre le retour de Jésus en personne; à quoi donc aurait-il servi d'écrire l'histoire de sa vie antérieure?

Ce n'est que lorsque l'attente du retour de Jésus fut un peu reléguée au second plan que l'on put entreprendre ce travail avec quelque ardeur. La tradition avait pris dans l'intervalle une certaine fixité dans les différents groupes chrétiens. A une époque où l'on lisait et écrivait moins que de nos jours, la mémoire était plus tenace et l'on se souvenait plus fidèlement et littéralement. Il existait des anecdotes détachées, et en outre des séries complètes de récits touchant l'activité de Jésus en Galilée, son voyage à Jérusalem, les jours qu'il y passa et sa mort. De même ses paraboles, ses sentences, quelques discours plus étendus circulaient de bouche en bouche, soit réunis à quelque récit, soit détachés ou par groupes. Un ancien Père de l'Eglise rapporte que l'apôtre Matthieu a rédigé en hébreu, — c'est-à-dire dans le patois parlé par Jésus et ses disciples, — un recueil de *sentences du Seigneur*. Il est pro-

bable que ce recueil a été inséré dans notre premier évangile, qui est très riche en paroles de Jésus, et que c'est à cela qu'il est redevable de son titre d'évangile *selon* Matthieu.

Il y eut naturellement un inconvénient à ce que le souvenir des paroles et des actions de Jésus ne fût pendant si longtemps conservé que par la tradition orale. Car si cette tradition était bien plus constante qu'elle ne le serait de notre temps, elle restait cependant exposée à des variations. Cet inconvénient se manifeste très clairement dans nos évangiles. C'est surtout de quatre manières que s'opéraient dans la tradition certaines transformations, d'ordinaire involontaires.

Premièrement, par les *amplifications de détail*, conséquence inévitable de la transmission par voie orale. Toutes les fois qu'un récit a passé de bouche en bouche, les couleurs ont fini par être forcées, surtout lorsqu'il s'agit d'un personnage en grande estime chez les narrateurs; l'un ajoute un trait, le suivant le renforce, et ainsi de suite.

En second lieu, les *malentendus* pouvaient exercer une grande influence sur la forme des récits. Les traces de cette influence sont surabondantes. Les malentendus provinrent surtout des figures orientales de langage dont Jésus avait aimé à se servir et que ses premiers témoins avaient continué à employer. On prit beaucoup de ces expressions à la lettre, de telle sorte que maint symbole, mainte parabole même, finit par être présentée comme le récit d'un fait ayant réellement eu lieu.

Les malentendus provinrent encore des *préjugés*, spécialement des préjugés religieux, qui, dès les premiers commencements, exercèrent une grande influence sur la tradition. Très souvent il arriva aux auditeurs de Jésus, même à ses apôtres, de ne pas le comprendre, ni dans ses propos, ni dans sa conduite, ni dans ses intentions. Ils ne purent donc plus tard reproduire dans leur prédication les faits et gestes de leur maître que tels qu'ils les avaient compris, tels qu'ils les considéraient encore, c'est-à-dire colorés par leurs préjugés. Le même fait continua à se produire dans la suite. La tradition, qui déjà à son origine n'était pas entièrement pure, continua à être consi-

dérablement, quoique involontairement, modifiée par diverses influences, par l'amour du merveilleux, par l'orgueil national juif, par les idées qu'on avait sur le Messie et qui réagissaient sur celle qu'on se faisait de Jésus, par l'attente de son retour.

Mais un point très important, et qui se trouve en rapport étroit avec le dernier, ce fut l'influence exercée sur la tradition par la *lutte des partis* au sein des communautés apostoliques. Chacune des deux tendances si complétement opposées l'une à l'autre, celle des judéo-chrétiens et celle des ethnico-chrétiens, était intimement convaincue qu'elle, et elle seule, pensait, parlait et agissait dans l'esprit du maître commun. De là le fait que chacun des deux partis pouvait rapporter une même parole de Jésus de deux manières tellement différentes que des deux côtés elle contenait une condamnation de la tendance opposée. Cela se faisait d'ordinaire sans intention. Il pouvait cependant aussi arriver qu'en vertu de cette ferme conviction qu'on représentait le véritable esprit de Jésus, on lui mît dans la bouche une déclaration condamnant ceux qu'on combattait, qu'on inventât même une anecdote tendant à montrer quel eût été le jugement de Jésus sur les points en litige. Et en effet, on rencontre dans les évangiles synoptiques plusieurs récits qui ne se rapportent qu'en apparence à Jésus, mais qui se sont en réalité formés au sein des communautés apostoliques à la suite ou en vue des divisions qui y existaient. Le caractère du groupe, soit judéo-chrétien, soit ethnico-chrétien, au milieu duquel la tradition se transmettait, a donc été de la plus grande importance. En outre, les rédacteurs de chacun des évangiles ont été influencés dans le choix qu'ils ont fait de leurs matériaux par la tendance à laquelle ils se rattachaient eux-mêmes. Le premier évangéliste a eu surtout des sources judéo-chrétiennes ; le troisième, qui est en même temps l'auteur du livre des Actes, a puisé ses renseignements dans un entourage paulinien.

Quand nous rencontrerons dans les évangiles de ces récits qui ne s'expliquent que par les événements postérieurs à la mort de Jésus et qui sont inintelligibles si on les considère comme faisant partie de sa vraie biographie, nous les réserve-

rons pour les traiter avec l'époque à laquelle ils appartiennent réellement, c'est-à-dire pour les expliquer en racontant l'histoire des apôtres.

Ce qui précède suffit. Nous avons pu nous assurer qu'il est impossible de traiter les récits des évangiles synoptiques sans user d'une grande circonspection, sans appliquer une critique sévère, sans comparer avec soin, trier scrupuleusement, du moins si notre désir est de bien connaître Jésus et de nous rendre compte de sa véritable histoire. Ce travail est très difficile; et malgré tout notre désir de nous éclairer sur bien des points importants, il en restera toujours plusieurs où la certitude nous échappera. Sans doute nous parviendrons parfois, en comparant entre eux Matthieu, Marc et Luc, à retrouver la forme primitive d'une anecdote ou d'une parole; parfois nos évangélistes nous ménageront la surprise, justement grâce au manque d'art et à la simplicité de leur méthode, de se corriger ou de se réfuter eux-mêmes, de façon à nous mettre sur la bonne piste; sans doute aussi ce que nous savons de l'époque apostolique répandra souvent une grande lumière sur l'origine ou la signification de ce que les évangiles nous donnent à lire. Mais, et nous le regrettons vivement, tout cela ne suffit pas pour enlever toutes les incertitudes qui continuent à planer sur la vie authentique de Jésus.

Nous traiterons et interpréterons sans exception tous les récits du Nouveau Testament; nous ferons ressortir, aussi bien que les belles et vraies pensées qui s'y trouvent, celles qui manquent de justesse ou qui sont présentées d'une manière partiale; les légendes aussi, — voyez ce que nous disons à leur sujet dans l'*avant-propos* de notre premier volume, — les légendes sont un moyen d'information historique, comme contribuant à jeter de la lumière sur l'époque et le milieu où elles se sont formées. Mais ce qui nous intéresse avant tout, c'est la personne de Jésus. Nous en apprendrons en tout cas assez pour être pénétrés de la plus haute admiration et du plus profond respect, pour apprendre à l'aimer ardemment et reconnaître que nous lui avons les plus immenses obligations. Si alors nous nous apercevons que ses premiers sectateurs l'ont

mal compris, et qu'ils n'étaient même pas capables de l'apprécier comme il le mérite, parce qu'ils ont été souvent aveugles pour ce qui fait sa véritable grandeur, nous pourrons le regretter, mais en même temps en tirer parti. La vérité proclamée par Jésus ne peut pas être entièrement méconnue, c'est elle qui a été et qui reste la vertu vivante du christianisme : elle peut et doit faire de nous, si nous prêtons l'oreille à sa voix et ouvrons nos cœurs à son influence, des hommes bons et nobles, ayant le droit de nous nommer d'après Jésus sans que ce nom de chrétiens soit notre honte, des hommes de caractère, exerçant une influence pour le bien, en état de nous réjouir de l'amour de Dieu et d'être en bénédiction à la société, des hommes de plus en plus ressemblant à Jésus.

C. G. C.